

valetaille. Or, qu'est-ce qu'un «party hack»? D'après le dictionnaire Webster, un «hack» est un cheval qui s'est usé au travail. Le mot a aussi beaucoup d'autres sens. En tout cas, vous êtes tous de la valetaille.

L'honorable M. Connolly (Halifax-Nord): «Nous» le sommes tous.

L'honorable M. Hollett: Nous le sommes tous. Je vous remercie de cette correction. Surtout vous.

On a dit que nous étions des «bagmen». Je ne sais pas ce que c'est qu'un «bagman». J'imagine que c'est un homme qui porte un sac pour recueillir l'argent ou quelque chose comme ça. Nous sommes tous des «bagmen». On a dit que certains d'entre nous étaient chargés de recueillir des fonds au nom du parti. Le grand crime que vous avez commis plus jeunes, honorables sénateurs, ce fut d'avoir recueilli des fonds au nom du parti. Certains représentants à l'autre endroit ont déclaré ouvertement que cette institution—le Sénat—devrait être abolie immédiatement et pour toujours.

Honorables collègues, j'ignore ce que vous pensez de la question mais, pour ma part, en tout cas, je suis indigné de la description «percepteur de fonds» «party hack» ou «bagman». J'ignore ce que le troisième mot veut dire, mais il me déplaît et je ne veux pas faire la connaissance de la truite moustachue qui a dit ces choses-là.

Entre parenthèses, il existe une autre définition du mot «hack» et je me propose de vous la donner. Le premier sens, c'est un cheval usé. Mais Webster dit aussi qu'il s'agit d'un écrivain dont les écrits sont des succès commerciaux plutôt que des œuvres littéraires. Si vous trouvez quelqu'un à l'autre endroit qui réponde à cette description, vous saurez de qui je parle.

Honorables collègues, pour en revenir à notre prétendue «réforme», le discours du trône renferme ceci:

Vous serez saisis d'un texte législatif visant à établir un âge de retraite pour les sénateurs.

Ce texte figure dans le discours du trône que nous étudions en ce moment, mais je signale qu'il figurait aussi dans le discours du trône présenté en 1964. A ce propos on peut remonter même jusqu'en 1893 où les libéraux, à leur congrès—je vous prie de m'excuser de dire cela parce que mes propos sont exempts de souci politique—ont pris l'engagement suivant envers les Canadiens:

La composition actuelle du Sénat est incompatible avec les principes de notre régime fédéral de gouvernement et elle est défectueuse, à d'autres égards, puisqu'elle rend le Sénat indépendant de la

population et le met à l'abri du contrôle de l'opinion publique du pays; on devrait la modifier de manière à la rendre conforme aux principes du gouvernement par le peuple.

Vous constaterez donc, honorables sénateurs, que votre «réforme» a été préconisée depuis environ 70 ans. Certains parmi vous n'y étiez peut-être pas, mais j'y étais. Je suis l'un de ces vieux «percepteurs de fonds» ou «soutiens dociles du parti». Même à cette époque, les libéraux voulaient réformer le Sénat. Je ne les en blâme pas; nous avons besoin de réforme. Toute institution a besoin d'une petite réforme de temps à autre. Mais je prétends que si une réforme s'impose, c'est bien à l'autre endroit où elle serait des plus nécessaires et je souhaite que le gouvernement actuel s'en occupe.

Le discours du trône actuel présente de nombreuses répétitions de programmes qui devaient être mis en œuvre il y a deux ans. C'est pour vous les remettre en mémoire que j'ai largement cité des passages des trois derniers discours du trône.

Je pourrais dire quelques mots sur le projet du gouvernement de créer une Société de développement du Canada, mais je préfère laisser à ceux qui connaissent mieux que moi les questions financières le soin d'étudier cette question très importante. Pour le profane, cependant, le projet fourmille de dangers et il modifiera sensiblement notre mode de vie. Je doute que ces changements améliorent le sort de nos citoyens. A mon avis, c'est le premier pas vers la nationalisation de toute l'industrie et si j'étais dans les affaires, au Canada, je me battrais jusqu'à la ruine financière pour prévenir tout ce qui ressemble à de la nationalisation.

J'hésite à vous retenir plus longtemps, honorables sénateurs, mais j'aimerais dire un mot de la dévaluation du dollar, ce crime terrible dont on a accusé l'ancien gouvernement fédéral. Nous nous souvenons tous des critiques dirigées contre ce gouvernement. Ai-je dit qu'on l'a critiqué? Je devrais plutôt dire crucifié, pour avoir eu l'audace de dévaluer le dollar. Tout le monde a entendu parler du Dieffendollar. C'était, à les entendre, une chose épouvantable. D'un bout à l'autre du pays, les gens seraient ruinés; pour les petits commerçants, c'était la débâcle; pour les grands commerces, c'était aussi la fin. Mais nous savons tous ce qui est arrivé. A ce sujet, j'aimerais citer la page VI des documents budgétaires présentés par l'honorable Walter L. Gordon, ministre des Finances, au sujet du budget de 1965-1966.

Les exportations, évidemment, ont joué un rôle important dans l'expansion générale que l'année 1964 a connue.